

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

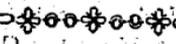
Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

VOL. 6. QUEBEC, 18 JANVIER, 1845. No. 2.]

Mélanges Littéraires.



LE PARCHEMIN DU DOCTEUR MAURE.

Nouvelle.

(Suite et fin.)

Il en était là de ses projets de nouveau propriétaire, lorsqu'une voix brève et impérieuse lui demanda qui lui avait permis de traverser le domaine de Mendos.

Il se détourna, et aperçut un homme dont le costume annonçait le rang élevé. Il montait un cheval andaloux, merveilleusement beau et richement équipé.

Don José ayant mis à l'examiner le temps qu'il eût fallu employer à lui répondre, le jeune seigneur répéta sa question d'un accent d'impatience. Le docteur de Salamanca sourit de cet air placide et confiant que donne la puissance.

— Est-il donc besoin de permission pour visiter un domaine sans maître ? demanda-t-il.

— Qui vous a dit que celui-ci n'en eût pas, répliqua le cavalier.

— Ceux qui m'ont appris que Perez, garde-notes à Argelles, était chargé de le vendre aujourd'hui même.

— Alors, vous le visitez comme acheteur.

— Comme acheteur.

— Et savez vous ce qu'on en demande ?

— Je compte m'en informer tout-à-l'heure.

— L'estimation a été de quatre cent mille écus d'or.

— Le domaine vaut d'avantage.

Le gentilhomme éclata de rire.

— Sur mon âme, voilà un acquéreur opulent ! s'écria-t-il d'un ton railleur, qui voyage bien modestement pour sa fortune.

— J'ai l'habitude d'aller à pied, répondit don José avec une bonne

— C'est trop d'humilité, reprit le jeune homme, et le senor serait, en vérité plus commodément sur mon alezan.

— Le pensez-vous ? demanda don José, pris d'une subite fantaisie.

— Tellement que je suis tenté de mettre pied à terre pour lui offrir ma monture, continua le cavalier de plus en plus railleur.

Il est facile de vous satisfaire, reprit le docteur ; et puisqu'il en est ainsi, je désire que vous soyez à terre.

A l'instant même l'alezan se cabra et jeta brusquement le jeune seigneur sur l'herbe.

— Vous avez effrayé mon cheval ! dit-il en se relevant pâle de colère.

— J'ai aidé à l'accomplissement de vos intentions, répondit don José, qui avait pris la bride de l'alezan et se préparait à le monter.

Le jeune homme s'élança vers lui le fouet levé.

— Arrière ! drôle ! ou je te coupe le visage ! s'écria-t-il hors de lui.

Le sang monta au front de don José.

— Le senor oublie qu'il parle à un hidalgo, dit-il fièrement, et que je porte comme lui une épée.

— Alors, voyons comment tu sais t'en servir, reprit le cavalier, qui dégaina la sienne et s'avança sur le docteur.

En toute autre occasion, celui-ci eût essayé les moyens de conciliation ; mais la menace du jeune étranger avait remué sa bile, et la certitude de n'avoir rien à craindre lui donna un courage inaccoutumé. Il pensa d'ailleurs que son adversaire avait besoin d'une leçon, et il lui désira une blessure susceptible de le faire réfléchir, sur les inconvénients de l'emportement. Ce désir fut immédiatement suivi de son effet ; le jeune seigneur laissa tomber son épée en jetant une exclamation de douleur et de dépit. Don José, qui était sûr d'avoir désiré la blessure légère, ne s'en inquiéta point davantage, et voulant compléter la leçon en jouant jusqu'au bout son rôle, s'excusa gravement près du cavalier de ce qui était arrivé, ajouta qu'il ne lui en gardait nulle rancune, et que, pour le lui prouver, il acceptait son offre précédente.

En parlant ainsi, il enfourcha l'alezan, salua le gentilhomme et prit au trot le chemin du village.

Ce qui venait de se passer avait ajouté une petite pointe de fatuité à la bonne opinion que don José avait de lui-même. Il avait mystifié et blessé un homme ; il était également content de sa bravoure et de son esprit ; il savait maintenant d'une manière certaine que rien ne pouvait faire obstacle à sa volonté ; qu'il lui était permis de briser toute opposition, d'humilier tout orgueil, et il était déjà tellement habitué à cette pensée, qu'il ne s'en étonnait plus. La seule chose qui l'étonnât était l'idée de résistance, chez les autres. Il ne pouvait la supporter ; il la regardait comme une révolte contre les droits légitimes ! aussi, en traversant le village, faillit-il assommer un muletier qui ne se rangeait point assez vite. L'instinct de tyrannie grandissait dans cette âme comme une marée montante. Il se présenta donc chez l'homme d'affaires chargé de la vente du château, bien moins en acquéreur qui s'informe des conditions, qu'en maître qui vient prendre possession de ce qui lui appartient. Malheureusement Perez lui déclara dès les premiers mots que le château de Mendos n'était plus à vendre.

On devine le désappointement du docteur. Ce domaine pour lequel il avait d'avance médité tant d'améliorations, combiné tant de changements, lui échapperait subitement ! Il en serait pour ses frais d'imagination et pour ses réminiscences d'Horace, lui l'homme dont la volonté devenait loi souveraine ! C'était impossible ! l'idée seule d'une pareille opposition à ses désirs l'indigna, et ce fut avec une hauteur presque irritée qu'il demanda au garde-notes pourquoi le domaine n'était plus à vendre.

— Parce que don Henriquez, le neveu de M. le comte, vient de faire deux héritages, répondit celui-ci, et que le rétablissement de sa fortune l'a décidé à garder la terre de Mendos.

— Quoi ! reprit don José, quelque soit le prix qu'on lui offre...

— Il refusera.

— Vous êtes sûr ?

— Lui-même me le disait encore ce matin.

— Il est donc ici ?

— Il vient de partir à cheval pour le château.

Don José comprit que c'était son cavalier inconnu, et ne put retenir une exclamation de dépit. L'homme d'affaires y répondit par quelques compliments de condoléance, auxquels il ajouta que don Henriquez tenait surtout à conserver le château pour profiter de la prochaine chasse d'automne.

— Parbleu ! pensa don José avec humeur, j'aurais dû le blesser assez grièvement pour qu'il perdît l'espoir d'en jouir.

Et il ajouta tout haut qu'un tel motif ne pouvait suffire pour que don Henriquez repoussât toutes les propositions.

— La terre lui plaît, observa le garde-notes, et je dois dire qu'elle réunit pour cela tous les avantages. D'abord, une position admirable.

— Je la connais ! répondit don José brusquement.

— Des bois, des champs, des jardins...

— Je les ai vus, interrompit de nouveau le docteur, dont cette description augmentait la convoitise.

— A la bonne heure ! reprit Perez ; mais ce que le senor n'a point vu peut-être, c'est l'intérieur du château depuis les embellissements effectués par feu M. le comte.

Il y a d'abord une galerie de tableaux peints par nos meilleurs peintres.

— Des tableaux ! répéta don José ; j'ai toujours adoré les tableaux... quoique je préfère encore peut-être les statues...

— Le château en est peuplé.

— Il serait possible !

— Sans parler d'une bibliothèque.

— Il y a une bibliothèque ! s'écria le docteur.

— De cinquante mille volumes !

Don José fit un geste de désespoir.

— Et un pareil trésor serait perdu ! reprit-il ; cet arsenal de la science resterait aux mains d'un ignorant ! car ce don Henriquez doit être un ignorant.

Le garde-notes plia les épaules.

— Eh ! eh ! dit-il en baissant la voix, le senor sait ce que c'est qu'un jeune homme de noble famille, riche, ami du plaisir.

— J'en étais sûr, interrompit don José ; c'est un mauvais sujet !

— Il a du bon, senor, beaucoup de bon ; il est seulement un peu vil, ce qui lui a fait avoir déjà plusieurs affaires avec d'autres gentilshommes.

— C'est cela, un quereileur, un duelliste, continua le docteur ; j'aurais dû m'en douter !

Et il ajouta plus bas :

— Et surtout lui ôter les moyens de continuer, en le privant de la main qui tient l'épée ! c'était justice.

— L'âge corrigera ces emportements, reprit Perez, et aussi, je l'espère, l'humeur prodigue de sa seigneurie. Malgré sa richesse, elle est toujours au dépourvu. Elle a déjà exigé des fermiers de son oncle tous les arrerages.

— Et ils ont payé ?

— A grand'peine, car les dernières récoltes ont été mauvaises.

— Mais c'est de la cruauté ! s'écria don José, sincèrement indigné. Quoi ! presser des pauvres gens qui manquent de tout, quand on a une fortune de prince, un château avec des tableaux, des statues, une bibliothèque de cinquante mille volumes ! mais un pareil homme est un véritable fléau, et il serait à désirer, dans l'intérêt de tout le monde, qu'on en délivrât l'Espagne...

Il fut interrompu par un bruit de pas et de voix retentissant sur l'escalier, et par l'apparition d'un serviteur qui se précipita dans la chambre tout effaré.

— Qu'y a-t-il ? demanda le garde-notes effrayé.

— Un malheur ! un grand malheur ! s'écria le domestique ; don Henriquez vient de se battre !

— Encore !

— Et il a été blessé.

— Dangereusement ?

— Non ; mais comme il a voulu poursuivre son adversaire qui s'échappait sur son cheval, il s'est laissé choir de manière à aggraver sa blessure, et il s'est évanoui sur la route.

— Et c'est là qu'on vient de le retrouver ?

— C'est-à-dire qu'un voiturier qui passait sans le voir l'a arraché à sa défallance en lui écrasant la main droite.

— Dieu !

— On l'a pourtant relevé pour le conduire ici.

— Alors il est sauvé.

— Hélas ! en passant tout-à-l'heure dans la cour, sous l'échafaudage des maçons, une pierre s'est détachée et vient de le frapper mortellement.

Don José recula en poussant un cri, comme un homme subitement éclairé d'une affreuse lumière. Tout ce qui venait d'arriver était son ouvrage. Il avait d'abord souhaité à don Henriquez une blessure plus grave qui lui rendit la chasse impossible ; puis la perte de la main qui tenait l'épée, puis la mort, dans l'intérêt de tous, et trois accidents successifs avaient immédiatement répondu à ses trois vœux ! Ainsi, après avoir torturé et estropié un homme, il venait de le tuer ! Cette pensée lui traversa le cœur comme un trait. Il voulut la repousser en criant que c'était impossible ; mais dans ce moment même la porte s'ouvrit, et quatre hommes parurent soutenant le cadavre immobile et sanglant du jeune seigneur !

Don José ne put supporter ce spectacle ; une révolution violente s'opéra en lui ; tout ce qui l'entourait disparut...

... Et il se retrouva sur sa paille dans le grenier de l'auberge, en face de la fenêtre par laquelle commençaient à glisser les rayons du soleil.

Le premier sentiment du docteur de Salamanque fut la joie d'avoir échappé à son horrible vision ; puis le souvenir de ce qui s'était passé la veille, lui revint, et il comprit tout. La potion prise sur la foi du docteur maure était un de ces narcotiques puissants qui, en exaltant nos facultés pendant le sommeil, transforment en songes les préoccupations habituelles de notre esprit. Tout ce qu'il avait pris pour une réalité n'était qu'un rêve !

Don José y réfléchit longtemps en silence ; puis reprenant le rouleau de parchemin qui était resté à son chevet, il le parcourut de nouveau, s'arrêta à la sentence qu'il avait dédaignée la veille, la relut plusieurs fois, et secouant enfin la tête d'un air pénétré :

— Ceci est une leçon salutaire, dit-il, et dont je profiterai si je suis sage. J'avais cru que pour être heureux il suffisait de *pouvoir ce qu'on voulait*, sans songer que la volonté de l'homme, quand elle n'avait plus de frein, passait de l'extravagance, de l'extravagance à la tyrannie, de la tyrannie à la cruauté. Hélas ! le docteur maure a raison : *Notre impuissance est une barrière providentielle opposée par Dieu à notre folie.*

Ce rêve profita assez à don Joaé (devenu José tout court) pour lui faire accepter dans la suite plus patiemment son humble fortune, et il mourut longtemps après, second majordome du château dont il avait espéré un instant devenir le seigneur.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 18 JANVIER, 1845.

Les choses et les hommes.

EXAMINÉS A VUE D'OISON.

SALMIGONDIS

UN DINER DE NOËL.

(SUITE.)

Ce n'est pas un mince avantage que d'être au nombre des abonnés du *Fantastique* ; on devient tout à coup initié à tous les abrutissables mystères du cœur humain ; on est admis partout, dans la grande et dans la petite société ; on va chez le pauvre apprendre comment avec quelques petits dons on peut faire des heureux et se procurer de grands plaisirs ; on va chez les grands examiner de rares vertus et de fréquentes grimaces ; on entre jusque chez le chef du gouvernement et l'on y peut étudier les singuliers ressorts qui font mouvoir la machine administrative, ressorts que l'on graisse comme la patte des avocats et la plume de certains éditeurs ; enfin l'on jouit de mille autres avantages que nulle autre feuille ne procure. Par exemple si vous étiez simplement abonné au *Journal de Québec* et au *Canadien*, vous apprendriez uniquement à parler pieusement sur une face et à vous injurier très peu chrétiennement sur l'autre ; la langue française serait même trop pauvre pour exprimer vos sentiments mutuels ; quand le latin de l'un vous ferait défaut vous emploieriez le patois de l'autre. Tandis qu'abonné du *Fantastique* vous n'entendez que joyeusetés, qu'innocentes folies et pour vous divertir d'une manière substantielle vous assistez avec lui aux banquets du représentant de la majesté royale.

Ceci me rappelle qu'en effet je vous laissai, voilà trois semaines environ, en compagnie de messieurs les ministres, constitutionnels à la façon de Mahmoud el-Raschid ; vous étiez, si je ne me trompe, à un dîner que leur donnait Sir Charles Metcalfe, milord Squaretoes, à l'occasion de Noël et sans doute comme avant-coureur des dragées et autres douceurs qu'il échangera avec eux au renouvellement de l'année. Je suppose que vous qui êtes des honnêtes gens, qui aimez votre vie à gagner comme de vertueux citoyens, vous n'avez pas eu le temps de rester à table jusqu'à la fin et que vous ne savez point ce qui s'y dit ; c'est pourquoi je dois vous raconter les faits et gestes des maîtres aliborons qui trahent tant bien que mal la charrette administrative ; je serais porté à croire par l'examen de leurs œuvres parlementaires qu'ils sont restés à faire ripaille et boumbance aux frais dépens de Jean-Baptiste qui jeûnera un peu plus et voilà tout.

Nous en étions au dessert, et s'il vous en souvient, chacun des convives expliquait sa théorie du gouvernement responsable. Mr. Daly est le seul qui ait exprimé sa façon de penser là-dessus et l'idée qu'il en a donnée nous paraît tout-à-fait lumineuse et surtout très-pratique ; en sa qualité de doyen des ministres on ne pouvait attendre moins de sa part.

Mr. SHERWOOD.—L'explication que nous a donnée l'honorable représentant

des grenouilles de Mégantic est certainement très bonne, entre nous ; mais il faudrait quelque système à exposer en chambre pour raccommoier la brèche qu'a faite à notre réputation la sortie de Mr. le Procureur-général du Bas Canada.

MR. SMITH.—Mr. Sherwood pourrait bien ce me semble expliquer ses vues sans égard aux miennes ; je m'expliquerai après.

LE DOCTEUR *se levant ; il tient à la main une bouteille de champagne et un verre.*—Je vais vous donner ma théorie. Supposez un instant seulement que vous êtes l'honnête peuple et moi le gouvernement responsable. Je débouche la bouteille, pan ! Voici beaucoup de bruit, d'agitation, d'effervescence, de mousse ; ce vin est excellent sur mon honneur (*il boit.*) Ne le trouvez vous pas délicieux ?

Tous LES AUTRES CONVIVES ENSEMBLE.—Mais nous n'y avons point goûté.

LE DOCTEUR.—C'est égal ; je possède votre confiance et je vous dis que c'est du vin délicieux ; regardez comme il pétille. (*Il boit encore un, deux, trois verres.*) Ne trouvez-vous pas qu'il a un goût exquis.

Tous LES CONVIVES.—Mais voilà une bien mauvaise plaisanterie ; vous buvez tout le vin à vous seul et vous voulez que nous le trouvions excellent.

LE DOCTEUR.—Justement, je n'ai pas étudié la politique moi ; je passe ma vie à extirper le cancer de Son Excellence, mais il me semble que j'ai assez vu de vos manœuvres pour voir que j'ai deviné juste et que vous administrez le gouvernement comme ceci. (*Il boit à même tout ce que reste dans la bouteille puis il la fait rouler sur la table.*) Tenez bon peuple servez-vous maintenant ; vous voyez que je songe à vous, que je travaille pour vos intérêts. Si vous voulez goûter de ce doux vin quelque jour et en faire goûter à vos enfants élisez-moi encore à l'élection prochaine.

Les convives restent stupéfaits et Son Excellence le gouverneur-général rit à gorge déployée en faisant des clins d'œil significatifs au docteur et à Mr. Higginson.

MR. VIGER.—Pourrais-je demander à Mr. l'aimable docteur une explication de son énigme. Accoutumé comme je le suis aux études les plus sérieuses et les plus profondes je suis peu au fait de ces sortes de charades.

MR. PAPINEAU ; *son cornet acoustique à l'oreille.*—Je crois vraiment qu'on se moque de nous ; si je pouvais seulement les entendre et leur parler je dirais ma façon de penser à tous ces saquins-là.

MR. DALY (*se dégrisant*).—Eh mon Dieu ! voilà les deux canadiens qui prennent la mouche. S'ils allaient résigner ! encore une crise ministérielle ! encore un changement de ministère ! Que deviendrais-je pour le coup ? (*Haut.*) Allons vénérable monsieur Viger, estimable monsieur Papineau, calmez-vous ; monsieur le docteur est farceur de sa nature ; il n'a point voulu vous insulter, honorable Mr. Viger, respectable Mr. Papineau ; c'est un jeune homme qui ne sait ce qu'il dit, admirable M. Viger, incomparable Mr. Papineau ; il sait trop ce qu'il doit à des cheveux blancs et à des cinquante ans de services. Vous n'aller point résigner pour cela, j'espère ?

MR. PAPINEAU. Résigner, et pourquoi, je vous prie. (*À part.*) Est-il sot cet animal-là ! croit-il que j'ai plus envie que lui de quitter mon emploi ?

MR. VIGER.—O ! mon cher monsieur Daly, mon cher ami ; je sais trop ce que je me dois à moi-même ; je sais trop ce que je dois à ma patrie ; je sais trop ce que je dois au digne chef de l'état ; je sais trop ce que je dois à mes collègues

MR. DALY, *ses mains tremblent, ses dents claquent les unes contre les autres ; il semble en proie aux plus violentes appréhensions.*—Ah ! mon Dieu, le coup que je craignais tant va me frapper ! le vieil imbécile va résigner et tout remettre en question. [*Haut.*] Mon cher monsieur Viger, vous que je regardais comme un père

MR. VIGER *continuant.*—Oui je sais trop ce que je dois à ma souveraine, !

l'humanité tout entière pour abandonner le poste d'honneur au moment du danger; je resterai auprès de mon gouverneur, jusqu'au dernier moment; le vent furieux des factions; la tempête mugissante des...

MR. DALY.—Ouf! je respire. (*Il se lève et va se jeter entre les bras de Mr. Viger qui en l'embrassant lui barbouille le visage de tabac.*) Que je vous remercie pour le Canada; vous avez par votre incomparable, magnanimité sauvé la patrie encore une fois!

SIR ALLAN McNAB. (*se parlant bas à lui-même*)—Par la terrible clavmore de mon trisaïeul j'aimerais bien savoir ce que veut dire cette comédie-là. Vraiment c'est quelquefois embarrassant de ne point savoir le français. (Dois-je prendre ici le parti de Mr. Viger ou de Mr. Daly? Eh! au fait qu'ils s'arrangent; l'un est un d—canadian et l'autre un d—irishman; je vais me renfermer dans mon appartenance et les regarder faire; la dignité de ma tenue me tiendra lieu de science; héhé!

MR. SMITH.—Il me semble messieurs que nous parlons beaucoup trop de politique. Nous devrions être ici pour fêter le bonheur dont nous jouissons dans ce pays-ci depuis l'heureuse arrivée du meilleur gouverneur que le pays ait encore eu; (*Sir Charles Metcalfe salue de la tête*) de l'homme le plus libéral (*le gouverneur salue encore de la même manière*) de l'homme le plus doux (*autre coup de tête de Son Excellence*) de l'homme qui seul a su découvrir et récompenser le vrai mérite (*nouveau coup de tête de Son Excellence*) de l'homme qui a ramené la paix et l'harmonie dans le pays en accordant sa confiance à ceux de ses sujets qui en eussent eues ses vertus à leur juste valeur et qui étaient prêts à sacrifier tout pour faire prévaloir ses vues!

MR. SHERWOOD (*interrompant*).—Il me semble que l'honorable procureur-général peut dire pour lui-même qu'il est prêt à tout sacrifier pour faire prévaloir les vues de Son Excellence. Moi je ne partage point pareilles doctrines et je serais bien fâché que mes collègues...

MR. SMITH.—Mr. le jeune solliciteur-général devrait être plus poli et ne point interrompre ainsi lorsque je parle de notre digne gouverneur.

MR. VIGER.—Mr. Smith...

MR. SHERWOOD.—Je vous ai interrompu comme j'aurais dû souvent vous interrompre en pleine chambre, lorsque vous débitez des doctrines contraires à celles que des sujets britanniques doivent avouer.

MR. VIGER.—Mr. Sherwood...

MR. SMITH *presque hors de lui*.—Le solliciteur-général est un peu jeune pour m'en montrer; s'il veut me donner des leçons de droit constitutionnel je lui donnerai des leçons de politesse...

MR. VIGER.—Mon cher monsieur Smith...

MR. SHERWOOD.—On en montre aux ignorants à tout âge; monsieur le procureur-général peut hennir s'il le veut mais ses ruades ne sont point dangereuses. Je le...

MR. VIGER.—Mon cher monsieur Sherwood.

MR. DALY, *tremblant*.—Vous avez raison Mr. Viger.

MR. DRAPER.—Monsieur Suerwood a raison, les doctrines de Mr. le procureur-général sont subversives des droits et de la dignité du...

MR. DALY.—Vous avez raison, monsieur Draper; tâchez donc de les mettre d'accord...

MR. PAPINEAU.—Eh mais, il me semble qu'on parle un peu haut, de quoi s'agit-il?

MR. DALY.—Vous avez raison Mr. Papineau, de quoi s'agit-il?

MR. VIGER.—Mon cher monsieur Daly... Votre Excellence.

MR. SMITH, *furieux*.—Me parler ainsi, à moi, son supérieur; si Son Excellence ne le met à la raison je résigne et le pays s'arrangera comme il pourra.

MR. DALY *au désespoir*.—Allons à l'autre maintenant ! en voilà encore un qui veut résigner ! mais quelle maladie ont donc tous ces gens là ?

MR. MORRIS.—Le procureur-général pourrait très-bien exprimer ses opinions ici et je réclame pour chacun de nous cette liberté. Quant à moi si je pensais né point en jour je ne demeurerais pas une minute

MR. DALY, *éperdu*.—Allons ! encore de l'huile sur le feu ! . . .

Tout le monde est debout, chacun crie et menace. Le gouverneur fait un signe approbatif à chacun ; et Mr. le capitaine Higginson semble au comble de ses joies.

MR. VIGER.—Messieurs, mes chers et honorables messieurs, la plus grande harmonie, la plus parfaite unanimité doit régner entre nous ; sans cela tout gouvernement libre et constitutionnel devient impossible ; sacrifions nos petits ressentimens à la chose publique ; prenez exemple sur moi. Rien ne me touche, rien ne m'émue ; je me tiens à mon poste et méprise la rage de mes ennemis. (*Sir Charles Metcalfe approuve de la tête.*)

SIR ALLAN McNAB.—Après les éloquentes discours que vous venez de prononcer je crois que je ne puis mieux couronner votre éloquence qu'en proposant un toast auquel chacun de nous, je n'en doute pas, se fera un plaisir de rendre les honneurs :—A NOTRE TRÈS NOBLE HÔTE ! *puisse l'heureuse entente qui existe entre les membres de son cabinet lui donner une administration forte qui puisse à jamais défer la cabale des rebelles et assurer au pays le gouvernement responsable tel qu'entendu par le digne représentant de Sa Majesté dans le Canada !* Tous les convives burent cette santé et se rasèrent car chacun d'eux connaît sur cette réunion pour faire réussir quelque objet particulier dont nous entretiendrons nos lecteurs samedi prochain.

Pour ceux qui n'ont absolument rien de mieux à faire que de suivre les ennuyeuses discussions, qui s'élèvent sur tous les sujets dans la Chambre d'Assemblée, il est fort récréatif de voir les singulières tactiques de monsieur le procureur-général oriental. Il est délicieux, ce cher Mr. Smith, avec son assurance de hosphodar, sa rudesse de boyard et son ignorance de savoyard. Vraiment à l'entendre un moment un imbécile le prendrait pour quelque chose de très-sûte ; par exemple l'illusion, comme toutes les illusions, ne serait pas de bien longue durée. Ce qui nous amuse extraordinairement surtout c'est sans contredit la manière dont ce grand (*long*) homme envisage le gouvernement responsable. Pour lui c'est une sainte et mystique chose dont on invoque à chaque instant le nom mais qu'on ne doit ni toucher ni chercher à comprendre ; c'est tour-à-tour son hochet et sa bête noire ; plus souvent celle-ci que celui-là. Quelquefois il le met dans tout et à toute sauce ; il ne voit que le gouvernement responsable ; que par, que pour le gouvernement responsable ; d'autres fois ce nom seul le fait écumer de rage, le met tout à fait hors de son assiette ; alors il a l'air excessivement *plâ*. L'antipathie que Mr. le procureur-général oriental dénote pour le gouvernement responsable en certaines occasions nous rappelle ce général qui, ayant mangé de la soupe aux pois trop chaude laquelle lui avait affreusement brûlé la gorge, arrivait avec une escouade de cavalerie dans un champ ensemencé dont les plantes commençaient à pousser ; il demanda à son aide-de-camp quelle espèce de plantes il voyait germer là ; celui-ci lui répondit que c'étaient des pois ; le général effrayé commanda à toute son armée de faire volte-face immédiatement vu que les pois allaient brûler les pieds des chevaux.

Mr. le procureur-général est un homme précieux : que le ciel le conserve dit Sir Charles Metcalfe ! Que le diable l'emporte, disent ses collègues ! Que le bon Dieu le bénisse, disons-nous ; le royaume des cieux lui appartiendrait s'il n'était pas aussi méchant.